



Un conte morvandiau

LA PETITE DEMOISELLE

— M'man, on va avoir une autre petite demoiselle !

Ce fut le cri que poussèrent, en rentrant à la maison, toutes les gamines de Broussillon, lorsque la Demoiselle, la grande, la vraie, Mme la directrice, leur eût annoncé que sa jeune adjointe de l'an dernier serait remplacée dorénavant par une nouvelle, venant on ne savait d'où, et inconnue de nom, d'âge et de visage.

La nouvelle petite demoiselle arriva le jeudi suivant, au « tacot » de 8 h. Elle avait reçu sa nomination la veille, et portait dans son sac à main le précieux papier stipulant que, élève-maitresse sortante de l'École Normale de filles de Mâcon, elle était priée de rejoindre, dans les plus brefs délais, son poste d'adjointe à l'école publique de filles de Broussillon-en-Morvan.

Broussillon, 910 habitants, téléphone, foires le premier lundi de chaque mois de février à octobre, disait le calendrier des Postes. C'était peut-être un village agréable, mais quels problèmes pour s'y rendre. Surtout pour une voyageuse habitant le centre du département : changements de train à Montchanin, à Etang-sur-Aroux, à Autun, où l'on se hissait dans le « tacot » poussif et départemental qui vous déposait enfin à l'entrée du village, à peine à deux kilomètres de l'école.

L'arrivée de la Petite Demoiselle ne passa pas inaperçue. Mères et gamines l'attendaient derrière les rideaux. Tout le pays fut surpris.

pas pour elle, pas plus que les cigarettes, les shorts, les corsages décolletés et les maillots de bain. La tenue, tous les jours.

Elle sut qu'il n'était pas convenable de répondre aux réflexions admiratives des gars des « gros » domaines qui hantaient Broussillon les jours de foire, pas plus qu'il n'était séant de déjeuner à l'auberge dans la même salle que les voyageurs de commerce, gens réputés pour leur façon d'ensorceleuse et leur salacité. D'ailleurs, l'aubergiste le savait, qui, en pareille occasion, plaçait sa pensionnaire pédagogique à sa table personnelle. Elle fut prévenue enfin qu'il était imprudent de répondre aux questions des gens du village, toujours curieux de connaître ce qui ne les intéressait pas : par exemple, le traitement de la directrice ou les raisons de son célibat.

Mais que la Petite Demoiselle, tout attentive qu'elle parût, se moquait bien des voyageurs de commerce et des bellâtres gars de fermes qui bomberaient le torse à la foire de lundi.

Elle avait un amoureux. Et, pendant que Mme la directrice lui énumérait les dangers que court une jeune fille seule, elle revivait son grand amour si chaste, si romantique, et songeait aux promenades tendres, aux baisers échangés avec son « bon ami » pendant les grandes vacances dans son pays natal. Il avait fallu sa nomination pour qu'ils se séparent, elle, la

pincée, il entoura la bicyclette que lui prêta son directeur.

Il était convenu que la Petite Demoiselle devait aller à sa rencontre, bien au-delà du village, mais, quoique partie avant l'heure, elle était à peine parvenue aux dernières maisons que, du bicycle propulsé par les ailes de l'amour, descendait déjà le petit sous-mitre de Charbonnet.

Incontinent, celui-ci voulut sauter au cou de sa « bonamie », mais elle l'arrêta net et lui chuchota :

— Pas dans le village, on nous regarde derrière les rideaux !

Le petit sous-mitre, qui savait, lui aussi, ce qu'est l'exemple et ses servitudes, se le tint pour dit et remit son baiser sur les lèvres fraîches à plus tard, en un lieu plus propice. Nos amoureux pensèrent s'arrêter à l'abri d'un bosquet.

— Pas là ! Si l'on me voyait, que penserait-on ? dit la Petite Demoiselle.

Plus loin, un paysan apparut sur le chemin. Puis ce furent le facteur, le cantonnier, une paire de gendarmes, pour finir par des gamines de la classe qui ramassaient de l'herbe, si bien qu'à midi, leurs retrouvailles n'avaient pu être ponctuées par la bise de rigueur.

L'heure du déjeuner arriva. Pour que les règles de la bienséance soient respectées, le petit sous-mitre avait retenu son repas lui-même. Bien sûr, ce n'était pas à l'auberge que l'on pourrait se livrer à des effusions passionnées, mais on

vous serez moins seule et cela vous fera un but. Ce n'est pas si souvent que j'ai l'occasion de me promener avec mon adjointe.

La Petite Demoiselle ne put qu'accepter...

Quelques minutes plus tard, un cycliste les dépassa, qui se dirigeait vers les Hauts de Chaume, en direction de Charbonnet.

— Ce n'est pas un garçon du pays, dit Mme la directrice. Voyez comme il convient d'être prudente sur les routes à l'écart du village. Je vous en avais prévenue.

La Petite Demoiselle ne répondit rien.

Elle regardait le cycliste qui diminuait au loin, et elle songeait aux deux grands mois qui la séparaient des vacances de Noël.

Claude PALLOT.
Extraits d'un recueil de contes intitulé *Histouères*.

HISTOIRE ET FACETIE

Les Morvandiaux descendent-ils des Huns ou des Peaux-Rouges ?

Dans la page morvandelle du mois d'août 1974, le docteur Joseph Petit posait la question : Les Morvandiaux descendent-ils des Huns ? se référant ainsi à l'érudit Pierquin de Gembloux, mais sans beaucoup le suivre. Pourtant, si j'en crois l'historien Thalamos (des origines de la société française) on a la trace de l'installation des Huns à Choigny.

Mais je ne prétends pas ouvrir aujourd'hui un débat historique, et notre éminent confrère, le chanoine Vannereau m'en excusera à double titre : d'abord qu'il ne voit en moi aucune mauvaise intention si je propose à nos

leur chaise curule. Levant lentement les yeux, le pontife demanda :

— Prêtre ! Où voulez-vous en venir ?

Saint-Père, répondit l'abbé Delhommeau, vous détenez une puissance formidable, vous avez le

Le MORVAN

FEVRIER 1976

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

Bulletin de l'Académie du Morvan

Etude : une dynastie d'architectes en Morvan, les Caristes, par L. Pia Lachapelle, 8 illustrations et dépliant hors-texte.

Document : un inédit de Paul Cazin, extrait de « La Boîte à clous ». Bibliothèque du Morvan : références de 1966 à 1974 (première partie).

Le fascicule : 8 F

Abonnement, deux fascicules par an : 15 F

ACADÉMIE DU MORVAN
B.P. 58120 CHATEAU-CHINON

SAISONS

*Les racines du monde ont en elles les fleurs
De nos printemps insoupçonnables
Et serions-nous pardonnables
De ne point espérer les germes du bonheur ?*

*Les racines du monde ont en elles les blés
De nos étés de plénitude
Et nous aurons la certitude
D'engranger des savoirs tous les épis gonflés.*

*Les racines du monde ont en elles les fruits
De nos automnes de génie
L'humanité serait punie
S'il ne fallait pas croire en l'or pur du produit.*

*Les racines du monde ont en elles les gels
Du proche hiver de notre perte ;
Peut-être pour le seuil inerte
Les stériles humus de nos jardins mortels ?*

HENRY MEILLANT

Extrait de *Un petit monde parallèle*, aux éditions Arts et Poésie, Corbigny.

Propos d'un folkloriste

par Jean Drouillet

En hommage à son grand-père qui me donna la clé du monde merveilleux des traditions populaires, notre collègue M. Jean Drouillet vient de publier, aux Editions Bernadat, à La Charité-sur-Loire, les « Propos d'un folkloriste » que, dans une excellente présentation liminaire, M. Jean Mollet, de l'Académie des Provinces françaises, salue comme un bon livre dans le sens plein de l'adjectif.

Ce dernier né s'ajoute aux ouvrages dans lesquels M. Jean Drouillet a déjà consacré les résultats de ses recherches, notamment cet important « Folklore du Nivernais et du Morvan », qu'il publia voilà une quinzaine d'années, documentation la plus exhaustive concernant les anciennes traditions populaires de notre terroir.

Sans doute retrouvera-t-on dans ce petit volume de 150 pages qui se veut « initiation et témoignage », quelques aperçus, que l'auteur avait déjà pu développer sur une question dont, connaissant toutes les données, il peut envisager toutes les perspectives. Mais les « Propos » d'un folkloriste ne sont pas seulement un « digest » des précédents écrits ou conférences de M. Jean Drouillet : ils exposent une véritable philosophie du folklore — et comment ne pas souligner, en passant, ce rapprochement des « Propos » avec ceux d'Alain ?

M. Jean Drouillet ne manque point de rappeler la distinction qu'il convient de faire entre folklore, régionalisme et ethnographie : Le régionalisme est une doctrine, alors que le folklore est une science qui a sa place parmi les sciences de l'homme... On peut être folkloriste sans être régionaliste, mais on ne peut être régionaliste sans être dans une certaine mesure folkloriste. Et plus loin : On folklorise à tour de bras sans savoir que le mot couvre des activités qui n'ont qu'un rapport lointain avec la chose ou n'en sont que la caricature. Aussi, du folklore, M. Jean Drouillet donnera-t-il cette définition concrète : il est l'ensemble des faits d'ordre traditionnel qui caractérisaient la vie populaire et collective dans toute la longue période pré-industrielle.

MARCEL BARBOTTE

Pourquoi est-on folkloriste ? Comment le devient-on ? Comment effectuer les recherches, les enquêtes, le classement des documents recueillis ? Autant de questions auxquelles M. Jean Drouillet apporte une réponse fondée sur les acquis de patientes investigations et les fruits d'une longue expérience.

Dans la seconde partie, une intéressante étude est consacrée aux possibilités qu'ouvre encore aux chercheurs l'examen des Evangiles apocryphes. Plus loin, le chapitre des « Glanes nivernaises » relate, en un survol du Nivernais légendaire et mystérieux où se mêlent la féerie, le fantastique et la diabolique, un grand nombre de coutumes et traditions de notre terroir. L'auteur observe que beaucoup de ces légendes se retrouvent dans les contes de Perrault, dont lui-même avouait qu'il n'a fait autre chose que de les rapporter naïvement en la manière qu'il les a ouï conter. Et cela nous a valu Le petit Poucet, Le Chat botté, La Belle au Bois-dormant, Cendrillon, et bien d'autres récits qui enchantèrent notre enfance.

Que de surprises pour qui saurait avoir l'œil d'un folkloriste ! dit M. Jean Drouillet. Mais, il ne se pose pas en maître (chacun de nous, remarque-t-il, n'est-il pas en cette matière, comme en beaucoup d'autres, le maître de quelques uns, mais l'élève de tous ?). Souhaitons cependant avec lui que ses lecteurs trouvent dans ces « Propos » où la pensée s'exprime en un style élégant et châtié, des raisons pour être et demeurer d'un pays.

L'interrogation mélancolique, peut-être un peu inquiète, que pose son auteur : Notre monde actuel ne se souvient-il pas de ses enfances ? ne saurait, croyons-nous, trouver sa réponse dans un constat négatif. L'œuvre, comme l'action, de M. Jean Drouillet nous incitent à une vue plus optimiste, du moins aussi longtemps que des folkloristes autorisés rappelleront aux esprits parfois enclins à l'oublier, que l'avenir ne peut se concevoir ni s'édifier sans une constante référence au passé.

litesse, le garde-barrière s'offrit à transporter la malle sur sa brouette. C'est qu'elle était bien mignonne la nouvelle institutrice, toute jeune, toute fraîche, et si jolie avec son air timide et ses yeux baissés.

Elle passa devant l'école des garçons, dont le directeur la salua. Derrière elle, les portes s'ouvraient, et, de l'une à l'autre, les voisins se chuchotaient leurs impressions. Elle était si séduisante.

Mme la directrice des filles, la « Grande Demoiselle » comme on l'appelait, la reçut avec d'autant plus de chaleur que, depuis trois jours, elle était seule pour garder les deux classes.

La Petite Demoiselle lui était bien sympathique, mais qu'elle apparaissait jeune avec ses 20 ans, à elle qui se dirigeait allègrement vers sa proche retraite. Qu'elle lui semblait naïve, à elle qui avait trente années d'expérience dans ce coin du Morvan.

La Grande Demoiselle, estimant que cette petite madone que l'Administration lui envoyait, serait une proie facile pour toutes les embûches de la vie au pays, entreprit de la mettre en garde, tout en lui indiquant par le menu les commandements de la parfaite éducatrice qui se doit, non seulement d'enseigner, mais de donner l'exemple. Attentive comme une élève appliquée, la Petite Demoiselle apprit ainsi que le bal, les manèges de la fête patronale, le cinématographe ambulante et sa salle obscure, n'étaient

le maître qui avait été en même temps affecté, par une administration peu soucieuse du rapprochement des amoureux, à l'école de garçons de Charbonnet.

Charbonnet n'était pas très éloigné de Broussillon, à peine une quarantaine de kilomètres, mais les voies ferrées à qui les côtes donnaient le vertige, avaient mis tant d'application à contourner les montagnes, à s'écarter des étangs et des mares, à faire leur promenade buissonnière au milieu des champs ; les chefs de gare tant de sérieux à établir des horaires de fantaisie que, pour se rendre d'un village à l'autre, il fallait, quand tout allait bien, près de huit heures pour accomplir un périple de 80 kilomètres.

...Autant dire, mon pauvre chéri, écrivait dans une lettre désespérée la Petite Demoiselle, que nous ne nous reverrons plus qu'aux vacances de Noël.

Octobre, novembre, décembre. Un mois, deux mois, trois mois avant de retrouver la taille souple, et les lèvres fraîches de sa Jeannette. Alors le petit sous-maître se révolta. Il résolut de se rendre à Broussillon sans passer sous les fourches caudines des chefs de gare, sans se plier aux fantaisies et aux caprices du P.L.M. et du « tacot » départemental. 40 kilomètres, ce n'est rien quand on a 20 ans et que, de surcroît, on est amoureux. Et un beau jeudi où le ciel chantait, le pantalon serré aux chevilles par des

les mains en passant les plats, et boire, sans avoir l'air, dans le même verre, qui sait ? Hélas ! dans la grande salle, un seul couvert était mis. L'aubergiste zélée glissa à l'oreille de la Petite Demoiselle :

— Comme il y a un voyageur, je vous ai mis votre couvert avec nous dans la cuisine. Vous serez plus tranquille.

La pauvre Petite Demoiselle n'osa rien dire, et eut, ainsi que son galant, pendant le déjeuner qui lui parut long, tout loisir de réfléchir à un plan de haute stratégie pour l'après-midi, et qui leur permettrait enfin, en s'écartant du bourg, d'échanger les baisers sont ils étaient sevrés. La Petite Demoiselle ferait un bout de la route du retour qui, par les Hauts de Chaume et Saint-Lourdais, conduisait son amoureux à Charbonnet, et à un ou deux kilomètres, lorsque personne du village ne pourrait les apercevoir, le petit sous-maître la rejoindrait.

La Petite Demoiselle prit la route d'un air détaché pour ne pas éveiller l'attention. Elle semblait aller en rêvassant, sans but. Elle avait déjà dépassé les dernières maisons du village, la nature était calme, silencieuse et semblait complice. Tout s'annonçait bien.

Derrière elle, elle entendit un bruit léger. C'était lui. Elle se retourna point, pour ne pas jouer la surprise. Elle entendit une voix qui lui disait :

— J'ai cru vous reconnaître de loin. Je vais aux Hauts de Chaume. Accompagnez-moi,

descendent-ils des Peaux-Rouges ? En effet, cela est écrit dans un texte. En fait, il s'agit d'un conte ! Un conte dont voici quelques extraits empruntés à Guillaume Appolinaire dans L'Hérésie et Cie, et sous le titre L'Infaillibilité. On verra comment un prêtre autunois montrait, sinon son ascendance, du moins son tempérament. On ne s'étonnera pas alors du sort final fait à cet ambassadeur extraordinaire du Morvan.

A. VALLEAU.

Le 23 juin 1906, le cardinal Porporelli achevait de diner lorsqu'on lui annonça la visite d'un prêtre français, l'abbé Delhommeau. L'abbé fut introduit dans la salle-à-manger.

C'était un prêtre morvandiau. Son aspect têtue n'allait pas sans analogie avec celui des Peaux-Rouges. Autunois, il aurait dû naître dans l'enceinte celtique de l'ancienne Bibracte sur le Mont Beuvray. Il y a encore à Autun, ville d'origine gallo-romaine, et aux environs, des Gaulois dans les veines desquels il ne coule point de sang latin, et l'abbé Delhommeau était de ce nombre. Il s'approcha du prince de l'église.

— Je souhaite, dit-il, avoir une entrevue avec votre Saint-Père, le pape, mais en audience privée.

— Mission secrète gouvernementale ? demanda le cardinal, en clignant d'un œil.

— Non point, Monseigneur ! Les raisons qui me font solliciter cette audience n'intéressent pas seulement l'Eglise de France, mais la catholicité tout entière.

— Dio mio ! s'écria le cardinal. Est-ce réellement si grave ?

— Très grave, Monseigneur, répéta le prêtre français, tandis qu'apercevant quelques taches de bougie sur sa soutane, il s'efforçait de les gratter.

Dans sa jeunesse, alors qu'il n'était qu'un prêtre mondain de Florence, Mgr Porporelli avait combattu l'infirmité, mais il s'était incliné ensuite devant le Dogme.

— Vous aurez audience demain, signor abbé, dit-il.

Lorsque le lendemain, l'abbé Delhommeau fut introduit chez le pape, il se jeta à genoux et baisa la mule du blanc pontife, puis, s'étant relevé, il le pria en latin de l'entendre seul, comme en confession. Le Saint-Père accueillit cette requête et lorsqu'ils furent seuls, l'abbé Delhommeau se mit à parler lentement.

— Saint-Père, disait-il, à la suite d'études et de réflexions pénibles, j'ai acquis la certitude que les Dogmes ne sont pas d'origine divine. J'ai perdu la foi, et je suis convaincu que chez aucun homme elle ne peut résister à un examen honnête. Il n'est pas une branche de la science qui ne contredise par des faits irréfutables les soi-disant vérités de la religion. Hélas ! Saint-Père, quelle peine pour un prêtre de découvrir ces erreurs et quelle douleur de les avouer !

— Mon enfant, dit le pape, je pense que dans ces conditions, vous avez cessé de célébrer la sainte-messe. Les doutes qui sont venus vous assaillir, aucun prêtre ne peut se vanter de ne pas les avoir connus, mais une retraite dans cette ville, berceau du catholicisme, vous rendra la foi perdue.

— Non ! Non ! Saint-Père, j'ai fait tout ce qui était possible pour

recouvrer une foi qui, d'abord vacillante, s'est effondrée à jamais. Je me suis efforcé de me détourner des pensées qui me tourmentaient. C'était en vain ! Et vous-même, Saint-Père, vous l'avez déclaré, des doutes vous sont venus. Que dis-je ? des doutes ? Non ! mais des certitudes, des illuminations, des certitudes ! Avouez-le, le tririgène qui pèse sur votre front est lourd de faussetés sacrées. Et si la politique vous empêche d'affirmer les négations qui roulent dans votre cerveau, elles n'en existent pas moins. Et l'effroi de régner au moyen de mensonges séculaires, voilà le vrai fardeau de la papauté, fardeau qui fait hésiter les élus au sortir du conclave... Répondez-moi, Saint-Père, vous savez tout cela. Un pontife romain ne doit pas être moins perspicace qu'un pauvre prêtre du Morvan !

Le pape était assis immobile, grave et, pendant cette dernière partie du discours, il n'ouvrit pas la bouche. Devant lui, l'abbé Delhommeau semblait un de ces Gaulois qui, pendant le sac de Rome, venaient agacer les sénateurs majestueux, pareils à des statues, sur

contestable parce qu'il repose sur une réalité terrestre, vous donne un magistère qui ne souffre point de contradiction. Vous pouvez imposer aux catholiques la vérité ou l'erreur, à votre choix. Soyez bon ! Soyez humain ! Enseignez ce qui est vrai ! Ordonnez ex cathedra que le catholicisme soit dissous ! Proclamez que ses pratiques sont superstitieuses ! Annoncez que le rôle glorieux et millénaire de l'Eglise est terminé ! Erigez ces vérités en dogme, et vous aurez acquis la reconnaissance de l'Humanité. Vous descendrez ensuite dignement d'un trône d'où vous dominez par l'erreur, et que nul ne pourrait désormais légitimement occuper si vous le déclariez vacant à jamais !

Le pape s'était levé. Dédaigneux de tout cérémonial, il sortit de la pièce sans adresser un mot ni un regard au prêtre français.

Quelque temps après, la curie romaine créa un nouvel évêché à Fontainebleau et y nomma l'abbé Delhommeau.

Lors de son premier voyage ad limina, cet évêque ayant proposé au Saint-Siège l'érection en dogme de la croyance à la mission divine de la France, le cardinal Porporelli, quand il l'apprit, s'écria : *Pur gallicanisme ! Mais l'administration gallo-romaine, quel bienfait pour les Gaules ! Elle est nécessaire pour dompter les turbulences des Français. Et que de peine pour les civiliser !*

ANECDOTE

Quand François Ier s'égarait en forêt de Planoise

Au mois d'août 1521, le roi François I^{er} souhaita visiter à Autun, les vestiges des monuments gallo-romains dont il avait entendu vanter l'importance et la beauté. Mais ce n'était sans doute qu'un prétexte : la raison véritable était l'attrait qu'inspiraient au roi-chasseur les vastes et giboyeuses forêts voisines.

Accompagné de sa mère, Louise de Savoie, de la reine Claude de France et du savant Budé, qui devait commenter la visite des monuments, le roi arriva à Autun où il fut reçu en grande pompe. Barthélémy de Chasseneu, membre du bailliage, très versé dans l'histoire locale, lui adressa une harangue, après quoi le roi et sa suite visitèrent la pyramide de Couhard et les antiquités de la ville. François I^{er} y prit grand intérêt et posa des questions pertinentes, qui témoignaient d'une certaine culture et d'un jugement très sûr pour ce qui touchait à l'histoire et à l'art.

Puis, ayant fait le tour de ce qui demeurait de la splendeur d'Augustodunum, le roi consacra la journée suivante aux plaisirs de la chasse dans la forêt de Planoise qui domine Autun. Il chassa avec cette passion qu'il apportait toujours à cet exercice et rares étaient ceux de ses compagnons qui pouvaient le suivre.

C'est ainsi qu'il se trouva soudain fort éloigné de son escorte, et complètement égaré dans cette forêt qu'il ne connaissait pas. La nuit le surprit sans qu'il eût retrouvé son chemin, mais il finit par apercevoir un vieux château et y dirigea son cheval. C'était le château de la Porcheresse, appartenant à Celse de Traves, qui fut aussi surpris par l'arrivée inattendue de ce haut personnage que devait être, quatre siècles plus tard, un certain garde-barrière en voyant surgir chez lui, en pyjama, un président de la République malencontreusement tombé d'un train. Celse de Traves reconduisit le roi à Autun, où il fut reçu toutes cloches sonnantes et flambeaux allumés au milieu de l'allégresse qui suivit l'inquiétude générale.

Durant que le roi chassait et s'égarait, le roi-mère et la reine Claude visitaient églises et monastères de la ville, prodiguant compliments quant il convenait, mais ne ménageant pas critiques et remontrances à l'occasion. C'est ainsi que la tenue de l'abbaye de Saint-Jean-le-Grand, dont l'abbesse Claude de Rabutin - menait une vie très peu conforme à la sainteté de sa profession - leur parut si déplorable que les deux reines crurent devoir en informer le roi, qui exila Claude de Rabutin au monastère de Marcigny et enjoignit à l'évêque d'Autun de procéder à la réforme de la communauté. Mais ceci est une autre histoire.

M. B.

ECHOS ET NOUVELLES - ECHOS

LE 13 MARS, A PARIS
NUIT DU MORVAN

Nivernais Morvan à Paris - (siège social, 20, rue de la Varise, XVI^e) offrira, le samedi 13 mars, à ses adhérents et amis, la traditionnelle « Nuit du Morvan ».

C'est dans les salons de la mairie du VI^e arrondissement, place Saint-Sulpice, que se déroulera cette nuit de 21 h à l'aube, animée par l'orchestre régional Nivernais-Morvan, la formation de Pierre Bussel et le groupe folklorique Nivernais Morvan.

Au cours de cette soirée, il sera procédé à l'Intronisation solennelle de la Duchesse de Nevers, Reine du Morvan et de ses demoiselles d'honneur, en présence des délégations costumées des provinces de France.

NECROLOGIE. — Le 21 janvier, ont eu lieu en l'église N. D. des Grâces, à Passy, les obsèques de Mme Roger Millot. Elle était la veuve de notre éminent et regretté confrère, M. Roger Millot, membre de l'Institut, à qui sa fille, Mlle Marie-Hélène Millot, conservateur de la bibliothèque municipale d'Autun, a succédé au sein de notre compagnie. Nous lui présentons, ainsi qu'à toutes la famille, nos très vives condoléances.

Les Annales du pays nivernais (CA.MO.SINE), dans leur numéro 13, publient, comme l'écrit en avant-propos M. Vincent Ansqeur, ministre du Commerce et de l'Industrie, « des textes denses et une riche iconographie éclairant quelques aspects de l'artisanat d'autrefois. L'objet quotidien façonné par la main de l'homme garde son pouvoir magique, et nous rêvons toujours devant le galbe d'un pichet, la délicate ciselure d'un étain, les volutes d'une grille. Ce savoir-faire ne doit pas être perdu ». On parle, en effet, dans cette revue des potiers d'étain clamecycois, des ferronneries d'art et des poteries en Puisaye.

DU 2 AU 20 MARS
THEVENET EXPOSE A PARIS

C'est avec le plus grand plaisir que nous apprenons que notre ami Thévenet, membre de l'Académie du Morvan, exposera quelques-unes de ses peintures à la Galerie des Orfèvres, à Paris, du 2 au 20 mars prochain (excepté le dimanche et le lundi matin).

C'est le mardi 3 mars, de 17 h à 21 h, qu'aura lieu le vernissage de l'exposition de notre compatriote nivernais, dans cette galerie voisine du Pont-Neuf (66, quai des Orfèvres, 23, place Dauphine, tél. 326.81.30).